

# BELGIQUE

## SOCIÉTÉ

*Dans un monde qui a tendance à sacraliser performance et réussite, comment peut-on « perdre » ? Petites pistes destinées aux supporters déçus, amoureux trahis, étudiants recalés, salariés licenciés et autres « losers », histoire de réintroduire la culture de l'échec et passe...*

**E**ncore enveloppé du drapeau de son pays, il a d'abord poussé un grand cri. Ensuite, il s'est effondré sur son siège, avant de rester longtemps prostré, comme anéanti : son équipe était é-li-mi-née ! Avec la Coupe du monde de football, les images de supporters en larmes, toutes nations confondues, envahissent nos écrans, susurrant implicitement que : « Participer, c'est bien. Gagner, c'est beaucoup mieux. » En sport comme dans nos vies, ne serions-nous pas tous... de très mauvais perdants ?

« Les supporters adhèrent à un idéal narcissique collectif, commente Christian Mormont, professeur à la faculté de psychologie de l'université de Liège. Chaque individu perd une partie de son identité et gagne une parcelle de celle du groupe. Une sorte de fusion se crée alors : tout le monde réagit de la même manière, avec les mêmes mots, les mêmes gestes, les mêmes cris. Pour la foule, le monde se rétrécit au déroulement d'un match et le bonheur ou le malheur de tout l'univers semble en dépendre. » Cela dit, tempère Frédéric Nils, assistant à la faculté de psychologie de l'UCL, il ne faudrait pas systématiquement assimiler défaite et échec. Ce dernier n'existe que lorsque l'on se trouve très loin des espoirs placés dans la compétition. Ainsi, les Belges ont été battus par le Brésil, mais ils avaient atteint leur objectif : être en 8<sup>e</sup> de finale. D'où l'accueil enthousiaste qui leur a été réservé au retour !

Sur un plan individuel, prendre du recul face à un ratage n'est pas forcément simple. Et pour cause : « Dans notre société, remarque Dominique Grootaers, sociologue de l'enseigne-

# Réussir l'échec,

ment, l'échec est devenu un tabou. Depuis la crise des années 1970, nous vivons avec la crainte du recul social et de faire moins bien que la génération précédente. De plus, nous ne parvenons plus à nous figurer un avenir. L'incertitude du lendemain n'épargne personne. Dès lors, il nous faudrait réussir tout et immédiatement puisque, par exemple, en cas de licenciement, une très belle carrière professionnelle peut s'effondrer en quelques minutes. »

Dans un tel contexte, l'échec n'a plus guère de place. « Il n'est même plus envisagé, poursuit Dominique Grootaers. Plus grave : lorsqu'il survient, ce qui arrive fatalement, on ne peut s'appuyer sur un projet politique, social, affectif, artistique qui permettrait, pour le surmonter, d'évaluer, de relativiser, de remettre en perspective. » Le risque est grand, alors, d'identifier l'individu à son échec. Or, dès le départ, nous ne sommes pas tous égaux pour affronter une défaite : certains d'entre nous — et, spécifiquement, ceux qui bénéficient d'un soutien familial ou social — sont mieux armés que d'autres ou savent mieux s'en protéger.

### Savoir relativiser

En fait, « face à l'échec, il est compliqué de parvenir à faire le deuil de certaines choses et, en particulier, celui d'une certaine image de soi, remarque le Pr Mormont. Il faut accepter que nous ne sommes pas conformes au rêve mégalomane de nous-même et que nous avons des limites, même s'il est parfois humiliant et pénible de l'avouer ». Selon les psychologues, certaines personnes rejettent la responsabilité d'une défaite en l'imputant aux autres, à un manque de chance ou à une compétition trop difficile. Cette manière de se protéger, utilisée par les enfants et les adultes, ne doit cependant pas devenir systématique : elle risquerait de constituer un frein au développement futur des compétences. D'autres personnes ont tendance à attribuer automatiquement leurs échecs

à leurs propres déficiences, alors que ce n'est pas entièrement le cas. Le piège consiste, dans ce cas, à diminuer son estime de soi et à entrer dans un cycle de démotivation qui, potentiellement, peut mener à la dépression.

Cette attitude, Catherine Van Nieuwenhoven, psychologue à l'UCL, la rencontre fréquemment chez des jeunes en situation d'échec scolaire. « De manière générale, pour tous les enfants, la défaite semble être de plus en plus mal acceptée, même dans les jeux collectifs : ils veulent, sans cesse, être les meilleurs, peut-être en raison de la pression exercée par des parents



En sport (ici, des supporters italiens après l'élimination de leur équipe en Coupe du monde) comme dans nos vies, ne serions-nous pas tous de très... mauvais perdants ?

# c'est possible !

exigeant toujours davantage de performances. » Avec les jeunes en échec, « nous utilisons le jeu pour leur permettre de se situer eux-mêmes par rapport aux autres, leur apprendre à affronter victoires et défaites et à les relativiser. Ce n'est qu'après plusieurs mois, lorsqu'ils ont repris confiance en eux, qu'ils savent que, pour progresser, ils devront aussi prendre des risques, que nous pouvons aborder la matière scolaire qui pose problème ».

Bernadette Dubois, intervenante psychosociale dans une ASBL d'aide à la réhabilitation des détenus, mesure pleinement, elle aussi, le poids stigmati-

sant de l'échec « terriblement envahissant, présent dans chaque phrase de ceux qui sont en prison. Il finit par paralyser tout désir en eux. Certains n'imaginent même plus pouvoir sortir de ce cycle de défaites. Ils ont perdu leur identité : ils ne sont plus qu'un numéro de cellule ou d'écrou. Dans une société où votre passé vous colle à la peau lors de la recherche d'un emploi, il faut d'abord recréer, progressivement, quelques ancrages et quelques repères positifs avec les détenus ».

Que faire, donc, pour mieux « vivre un échec » ? « Dans une large mesure, apprendre à perdre consiste à savoir inter-

préter la défaite en lui donnant des explications qui auront les conséquences les plus positives possible pour le futur. Cela permet de poursuivre ses efforts tout en maintenant son estime de soi », explique Frédéric Nils. Mais, « lorsque cette estime dépend d'un seul pan de notre personnalité et d'une valeur unique, comme la réussite scolaire, professionnelle ou conjugale, toute faille en ce domaine peut créer un profond déséquilibre, avec de très graves conséquences possibles sur la santé physique et mentale », ajoute le Pr Azzi, professeur de psychologie sociale à l'ULB. En définitive, l'échec nous confronte donc à notre vie intérieure et à ce qui la nourrit. A défaut d'être assez attentif à ce facteur, un ingénieur viré à 50 ans ou même un retraité risquent d'avoir le sentiment de n'être plus rien aux yeux des autres ni même aux siens.

Le Pr Raphael Gely, philosophe, chercheur qualifié au FNRS et chargé de cours à l'UCL, ne dit pas autre chose. « Nous vivons dans une culture où tout tourne autour de l'échec et de la mort : notre vie n'est qu'un ensemble de forces destinées à lutter contre eux, dans une tentative désespérée de résister à l'abîme qui nous attend. Dès lors, nous oublions que la véritable source de vie se trouve dans ce que nous sommes et non dans cette quête tragique, pathétique, de lutte contre l'inertie. Or, dans toute action que nous menons, on retrouve une double dimension : le but et la façon de l'atteindre. Si nous nous focalisons sur l'objectif, ce qui est réussi sera simplement ce qui n'échouera pas. Et si nous n'obtenons pas notre victoire, notre vie nous paraîtra vide de sens. En revanche, si nous privilégions la deuxième optique, nous pouvons placer nos priorités dans toute la force de vie générée par l'action et dans ce qu'elle a ouvert comme possibilités. Ainsi, par exemple, lutter contre l'échec scolaire devrait s'organiser selon un certain ordre de priorité. Veut-on que tous les jeunes aient un diplôme ? Ou est-on prêt à accepter l'idée que ce qui compte, c'est ce qu'ils auront découvert dans leur apprentissage, l'ouverture à la joie et au plaisir d'apprendre qui, d'ailleurs, leur permettront peut-être d'atteindre le but poursuivi ? Si l'on privilégie cette dernière approche, il devient possible d'échouer... mais de réussir quand même grâce aux bénéfices acquis par la tentative. » Alors, finalement, vive l'échec ? ● **Emile Carlier, Pascale Gruber, Laurence van Ruymbeke**

